

Le désir et son interprétation

J. Lacan

Citer ce document / Cite this document :

Lacan J. Le désir et son interprétation. In: Bulletin de psychologie, tome 13 n°172, 1960. pp. 329-335;

doi : <https://doi.org/10.3406/bupsy.1960.8307>;

https://www.persee.fr/doc/bupsy_0007-4403_1960_num_13_172_8307;

Fichier pdf généré le 26/02/2024

Le désir et son interprétation

Jacques LACAN

Compte rendu de J. B. PONTALIS

Leçons des 14, 21, 28 janvier, 4, 11 février 1959

Nous allons maintenant aborder la question de l'interprétation et nous le ferons par la voie du rêve. Partons des remarques de Freud sur la signification du doute dans les récits de rêve (début du chapitre VII de la *Traumdeutung*) : ce qui est dénoncé par le sujet à propos de son rêve — concernant l'incertitude, l'ambiguïté, le degré de réalité de celui-ci — bref tout ce qui est inscrit en *marge* fait partie du *texte* du rêve, en énonce les pensées latentes. Freud fait par exemple du sentiment de doute qu'éprouve le sujet quand il rapporte son rêve un des éléments sans lesquels le rêve ne saurait être interprété.

Qu'implique effectivement une telle règle de conduite ? On peut d'abord se poser la question : que faisons-nous quand nous communiquons un rêve, que ce soit dans ou hors l'analyse ? nous faisons quelque chose qui n'est pas unique dans sa classe mais rentre dans les énoncés du discours indirect, dans les énoncés qui concernent les énonciations d'autres sujets (on m'a raconté... un tel a attesté que...). Quand nous énonçons un de nos rêves, nous le dotons d'un point d'interrogation particulier : quelque chose est sous ce rêve dont ce rêve est le signifiant. La formule du rêve est donc celle de l'énigme. Il s'agit de l'énonciation d'un énoncé qui a lui-même un indice d'énonciation E (e^h). Qu'on se réfère ici à l'attitude ambiguë du petit enfant qui commence à vous raconter ses rêves ; très souvent on ne sait pas s'il les a vraiment rêvés ou s'il fabule comme si, dans sa confiance, il jouait avec vous le jeu fascinant d'une question.

Autre remarque, qui complète la précédente : l'énoncé d'un rêve nous est donné comme un tout. On dit : *j'ai fait un rêve* et on le distingue franchement du rêve qui a suivi. Il y a là un effet rétroactif du discours car généralement rien ne fait apparaître dans le cours du rêve un tel découpage.

Nous placerons donc le rêve, en tant qu'énoncé global, récit du sujet, sur la *ligne inférieure* du schéma. Il s'inscrit là, dans la forme habituelle du langage, comme une chaîne signifiante fermée par rapport à quoi le sujet a à se situer ; aussi est-ce au moment où le sujet communiquera son rêve à autrui qu'il manifestera ces différences d'accent (incertitude, ambiguïté, etc...) qui signifient que le vécu du rêve est plus ou moins assumé. Ces différents modes d'assomption renvoient à la *ligne d'énonciation*, la *ligne supérieure*. Celle-ci, rappelons-le, est morcelée, discontinue, elle représente l'articulation du discours directement en prise sur le signifiant alors que la *ligne inférieure* est celle de la rétroaction du *code* sur le *message*, rétroaction qui a pour effet de donner à chaque instant son sens à la phrase, la constituant comme un tout, une unité d'ampleur variable.

On sait que la règle de *libre association* a finalement sa raison d'être en ceci qu'elle met en valeur ce qu'il y a d'inclus dans tout discours : une chaîne signifiante morcelée avec ses éléments interprétables. A la limite, chacun des éléments d'une phrase peut-être décomposé et trouver sa place sur une nouvelle chaîne signifiante qui croise celle où il était primitivement. Or le morcellement au niveau

de l'énonciation, en tant qu'assomption d'un rêve, est de même nature que cette décomposition signifiante qui peut aller jusqu'à une sorte d'épellement. C'est plus exemplaire avec le rêve qu'avec n'importe quel autre discours : il nous offre la possibilité de voir se décrocher de la signification actuelle ce qui est intéressant de signifiant dans l'énonciation; nous avons alors accès à ce qui s'est passé d'essentiel pour le sujet autour de certains signifiants maintenus dans le refoulement.

La doctrine, la pratique freudiennes l'enseignent : le désir est lié au retour de ces signifiants. Ils n'apparaissent que dans la mesure où le sujet essaie de se reconquérir dans son

originalité, d'être au-delà de ce que la demande en lui a figé. Autrement dit, ce qui s'articule dans les signifiants refoulés qui font retour reste une *demande* : autre chose est le *désir* — que nous devons restaurer dans le discours du sujet — qui est ce par quoi le sujet se situe en fonction de cette demande, par la médiation du *fantasme* où il suspend son rapport à l'être. C'est — nous avons insisté sur ce point fondamental — dans l'intervalle entre le langage purement et simplement quésitif et la recherche du sujet pour répondre à la question de ce qu'il veut — que se situent le désir et son corrélatif, le fantasme. Ce fantasme, foncièrement énigmatique, demande à être interprété.

Cette question de l'interprétation, nous allons l'éclairer par un exemple. Il s'agit d'un rêve dont Ella Sharpe a donné une analyse précise et très fine en ne perdant pas de vue que le rêve joue son rôle dans le dialogue analytique (il est fait pour l'analyse, souvent pour l'analyste). En voici le texte (1). « J'ai rêvé que *je faisais un voyage avec ma femme autour du monde et nous arrivions en Tchécoslovaquie où toutes sortes de choses avaient lieu. Je rencontrais une femme sur une route qui, maintenant, me rappelle une route que je vous ai décrite dans les deux autres rêves récents au cours desquels j'avais un jeu sexuel avec une femme en face d'une autre femme. C'est ainsi que cela se passait dans ce rêve. Cette fois-ci, ma femme était là pendant que l'événement sexuel se passait. La femme que je rencontrais était d'apparence très passionnée et ceci me rappelle une femme que j'ai vue hier au restaurant. Elle était brune et avait des lèvres très pleines, très rouges, et d'un aspect passionné et il était évident que si je lui avais donné le moindre encouragement elle aurait répondu. Elle est probablement à l'origine du rêve. Dans le rêve, la femme voulait avoir avec moi un rapport sexuel et elle prenait l'initiative ce qui, comme vous le savez, est une chose qui m'aide beaucoup. Si la femme fait cela, je suis très aidé. Dans le rêve la femme est effectivement placée au-dessus de moi; cela vient juste de me venir à l'esprit. Elle avait évidemment l'intention de mettre mon pénis dans son corps. Je pouvais dire cela d'après les manœuvres qu'elle faisait. Je n'étais pas d'accord mais elle était si désappointée que je pensais que je devais la masturber. Cela sonne très mal de se servir de ce verbe transitivement. On peut dire : je me masturbais, c'est correct, mais c'est incorrect d'user du verbe de façon transitive (2) ».*

Notons d'abord que la première indication donnée par le sujet va dans le sens d'une

rectification de l'articulation signifiante. Et toute l'analyse du rêve repose selon nous, sur le rétablissement de l'intransitivité d'un verbe. Mais Ella Sharpe oriente son interprétation sur le thème d'un vœu d'omnipotence du sujet qu'il n'oserait affirmer par crainte d'une rétorsion agressive; elle se situe délibérément dans le cadre d'une situation imaginaire duelle. Le patient aurait réussi à éluder, après une analyse déjà longue, toute expression d'hostilité envers un père mort alors qu'il avait trois ans et dont il ne sait rien, sinon qu'il est mort, comme s'il ne voulait pas se souvenir qu'il avait vécu. L'analyste croit trouver une confirmation d'une interprétation ainsi orientée en plusieurs de ses effets (l'expression, longtemps attendue, d'un vœu libidinal, une manifestation corporelle — énurétique — qui dénote que la situation infantile de rivalité avec le père a été touchée, une conduite franchement agressive à l'égard d'un partenaire de tennis qui se moque de lui, etc.).

Les éléments — tous très finement notés par Ella Sharpe — fondent-ils une pareille interprétation? Ne pouvons-nous en reprenant le relevé très précis qui nous est rapporté, et avec tout l'avantage que donne notre position seconde, approcher la vérité de plus près? Essayons.

Sur un point au moins — qui sous-tend toute l'analyse d'Ella Sharpe — son interprétation paraît franchement théorique : dire que pour l'inconscient du sujet son pénis est associé à des fantômes d'agression et assimilé à « a biting and boring thing », — cela est plus proche des vues de Mélanie Klein que du matériel. D'une façon générale rien ne permet de faire intervenir de façon aussi précise et active que le soutient l'analyste l'idée d'une intention agressive avec crainte de rétorsion. Cette idée gauchit l'interprétation des données recueillies.

Par exemple : le patient (3) commence sa séance en remarquant une petite toux qu'il a depuis quelque temps avant d'entrer dans le cabinet de l'analyste ; il s'interroge sur sa raison d'être (4). Ella Sharpe souligne bien que cette petite toux a fonction de message mais néglige selon nous qu'il s'agit même d'une question au second degré sur l'événement, d'un message de message : nous dirons — dans notre propre cadre de références — que le sujet se demande quel est ce signifiant de l'Autre en lui. Il commence par répondre : « c'est le genre de choses que l'on ferait si l'on entrait dans une pièce où des amants sont ensemble » ; la petite toux sert de signal. Il évoque un souvenir à ce propos. Ella Sharpe, dans le bilan qu'elle dresse des idées concernant le sens de la toux, note : pensées d'amants qui sont ensemble. En fait, ce n'est pas tout à fait ce que dit le patient ; il arrive bien en tiers mais s'arrange pour que ce ne soit pas de façon trop gênante : il s'annonce. Les amants sont ensemble tant que le tiers est dehors ; ils cessent de l'être quand le tiers est dedans.

Second élément relevé par Ella Sharpe en rapport avec la toux : rejet d'une fantaisie sexuelle concernant l'analyste (5). En fait le sujet ne se place pas dans une position de pure et simple négation ; l'intervention de l'analyste entraîne toute une séquence d'aveux. Plutôt que rejet, il y a admission détournée de l'idée suivante : si vous êtes en train de faire quelque chose qui vous amuse et que ça ne vous plairait pas que ce soit vu, il est temps d'y mettre un terme.

C'est ce que met en évidence le troisième élément, le fantasme que le patient rapporte ainsi : « J'étais dans une pièce où je n'aurais pas dû être et je pensais que quelqu'un pourrait penser que j'y étais ; alors, pour éviter que quelqu'un n'entre et ne me découvre, j'aboierais comme un chien. Ceci déguiserait ma présence. Le quelqu'un dirait alors : « Oh ! c'est seulement un chien qu'il y a ici ». Ella Sharpe résume : être là où il ne devrait pas être et aboyer comme un chien pour dépister (« to put people off the scent »). C'est là encore, à notre sens, infléchir les choses. D'une part un élément essentiel est éludé : la référence à la subjectivité de l'autre (« Je pense que quelqu'un peut penser ») ; or cette référence est constante. D'autre part, s'il est vrai que le patient s'imagine être là où il ne devrait pas être, le sens du fantasme est de montrer qu'il n'est pas là où il est ; et ceci va constituer, nous le verrons, la structure même de toute affirmation subjective de la part de ce patient. Il n'est pas besoin de souligner ce que ce fantasme a, du point de vue de la réalité, d'absurde (se mettre à aboyer comme un chien dans une chambre ne paraît pas être la meilleure façon d'échapper à l'attention...) : aussi bien ne sommes-nous pas là dans le compréhensible mais dans l'imaginaire. Ce qui

importe ici, c'est que le sujet — comme avec sa toux — se fait autre mais il ne se demande pas cette fois quel est ce signifiant de l'Autre en lui ; il se protège à l'aide d'un signifiant : il se chasse du domaine de la parole, il se fait animal ; il n'y a plus personne. Pour autant que je suis en présence de l'autre, je ne suis personne. Voilà littéralement ce que nous annonce le sujet dans son fantasme ; c'est la *Personne* d'Ulysse face au Cyclope.

Venons-en au quatrième élément : un souvenir qui surgit tout de suite après l'aveu du fantasme : « un chien se frottant contre ma jambe, se masturbant réellement lui-même. J'ai honte de vous le dire parce que je ne l'ai pas arrêté. Je l'ai laissé faire et quelqu'un aurait pu entrer » (ici, toux). Devons-nous nous contenter d'inscrire ce souvenir dans la séquence des associations ? Cette ligne associative, rappelons-le, correspond au rectangle en pointillé de l'étage supérieur du schéma : les éléments signifiants rompus passent comme dans le discours normal (ligne transversale de l'étage inférieur) par les deux points repères du message et du code, mais, le message et le code sont ici d'une tout autre nature (6). Le sujet, nous l'avons vu, pose, dès le début de la séance, la question du signifiant de l'Autre S (A) qui est en lui ; c'est à partir de là qu'il rencontre la question de son désir et son fantasme. Que montre ce fantasme une fois rapporté à l'analyse (et à l'analyste) ? que, si le sujet était à la place de l'autre, il songerait d'abord à ne pas y être ou, plus exactement, à être pris pour un autre que lui-même. Mais le souvenir nous fait faire un pas de plus : le chien n'y apparaît pas comme un être fantasmatique mais réel, un compagnon proche du sujet, assimilé à lui. Ici l'autre — l'animal réel — montre au sujet quelque chose : se masturber ; mais le sujet disparaîtrait de honte si un tiers entrait. Autrement dit le sens de ce souvenir pourrait s'explicitier ainsi : je regarde cet autre que je suis (le chien) comme modèle, idéal du moi faisant ce que je ne fais pas, mais ceci sous réserve que l'Autre n'entre pas. L'écart entre l'autre — qui ne parle pas, qu'on imagine — et l'Autre à qui on a à parler est ici manifeste. Les choses rapportées à la situation analytique se ramèneraient alors à ceci : tant que je ne suis pas encore chez mon analyste, je peux l'imaginer me montrant à se masturber mais je tousse pour l'avertir de reprendre une position normale dès que je suis là.

Nous avons donc là une série associative qui s'articule ainsi : la toux destinée à avertir un couple qui pourrait être en train de s'aimer qu'il est temps de se séparer, l'aboïement (fantasme) par quoi le sujet s'absente de là où il est, se signale comme étant autre ; enfin, avec le souvenir du chien, la question : qu'est-ce qui serait arrivé si on les avait surpris tous les deux ? C'est la structure qui est ici importante à mettre en relief. Car l'iden-

tification du sujet, en un sens, est partout : il est aussi bien celui qui est dehors et qui s'annonce que celui qui est dedans et se trouve pris dans la relation imaginaire du couple avec ce qu'elle comporte de commune fascination. Ou bien le couple reste conjoint et le tiers ne doit pas être là ou bien le tiers se montre et les autres se séparent.

La question posée est alors la suivante : quel est donc l'objet qui est là, à l'intérieur de la pièce, pour que le sujet qui est à l'extérieur s'annonce par cette toux compulsive, d'une façon qui l'aliène et qu'il ne comprend pas ? Le sujet, avec la série associative que nous venons de rappeler, accomplit une première boucle ; après quoi il fait une petite toux — comme un signe de ponctuation — puis énonce son rêve (rapporté plus haut). Nous allons voir maintenant que dans le rêve, la relation du désir au fantasme se manifeste avec une accentuation opposée à celle que nous avons dégagée du fantasme de l'aboieusement (où le sujet s'annonce lui-même comme autre, comme sujet barré, marqué du signifiant).

Que nous donnent les associations du rêve ? Après sa remarque sur l'usage transitif incorrect du verbe *to masturbate*, le sujet poursuit : « *Le rêve reste très présent à mon esprit. Il n'y avait pas d'orgasme. Je me souviens que son vagin serrait mon doigt. Je vois le devant de ses parties génitales, la fin de la vulve. Quelque chose de grand, de projeté en avant qui pendait vers le bas comme un pli sur un chaperon. C'était comme un chaperon et c'était de cela que la femme se servait dans ses manœuvres pour obtenir mon pénis. Le vagin semblait serrer mon doigt tout autour. Le chaperon semblait étrange* » (7). Suit l'évocation d'une caverne à la campagne où le sujet allait, étant enfant, avec sa mère : « *Elle a un dessus qui fait saillie et ressemble tout à fait à une énorme lèvre* » (8). A ce propos une nouvelle association surgit : « *Il existe une plaisanterie sur les lèvres (au sens génital du terme) qui courent transversalement et non longitudinalement mais je ne me souviens pas de la façon dont cette plaisanterie était tournée ; il s'agissait d'une comparaison entre l'écriture chinoise et la nôtre qui partent de différents côtés ou du haut vers le bas. Bien sûr les lèvres sont côté contre côté tandis que les parois vaginales sont en avant et en arrière, c'est-à-dire l'une longitudinale, l'autre transversale* » (9).

Association très remarquable en ceci que le patient fait ici spontanément recours au symbole — à cet ordre éminemment symbolique qu'est l'écriture chinoise — comme pour nous avertir que le signifiant est en jeu dans les éléments imaginaires très frappants qu'il apporte. La pensée analytique aurait tendance à se maintenir au niveau de ces éléments ; sur l'assimilation de la bouche et du vagin, sur tout ce qui peut évoquer la relation pri-

mitive de dévoration, d'engloutissement par la mère, nous ne manquons pas de témoignages psychologiques ou ethnologiques. Mais il y a, dans le discours du sujet, quelque chose de plus — qui offre déjà une structure très précise et qu'il ne convient pas de résorber dans le thème général d'engloutissement comme nous y invite Ella Sharpe ; nous avons dit qu'elle interprète le rêve comme une fantaisie masturbatoire de toute puissance d'un sujet qui redoute « l'énorme caverne maternelle », où il projetterait ses propres fantasmes agressifs. Nous ne pensons pas qu'il faille dissoudre l'élément prévalent d'un doigt mis à la place du pénis et gainé, ganté — dans une série de significations préformées. Il a sa valeur spécifique que nous n'effacerons pas en invoquant cet intérieur du ventre de la mère dont on parle tant dans les fantasmes. Il a une valeur signifiante. Encore une fois, le sujet nous en avertit par ses associations mêmes, nous désignant la fonction du fantasme en tant qu'il sert au sujet à accommoder son désir.

Ella Sharpe fait état d'une appréhension qui a traversé, dans la suite de l'analyse, l'esprit du sujet. Il devait se rendre à une cérémonie à laquelle assisteraient le Roi et la Reine ; il est hanté par l'idée d'avoir une panne de voiture juste au moment de l'arrivée du couple royal et de bloquer leur passage... L'analyste voit là une fois encore une des manifestations de l'omnipotence du sujet, cette omnipotence qu'il redouterait, et formule à ce propos l'hypothèse de quelque scène primitive (10). Mais ce qui doit nous retenir, par référence aux autres associations, c'est dans l'arrêt du couple parental (à rapprocher du parent composite, indivis, décrit par Mélanie Klein), le désir de séparer en eux les principes mâle et femelle.

Le désir est ici visé par une appréhension foncièrement masturbatoire qui ne sépare pas dans le sujet les deux faces de la masculinité et de la féminité. On en arrive au paradoxe suivant : pour autant qu'il est impuissant, il est mâle (ceci ne va pas sans compensation sur le plan de la puissance ambitieuse) mais pour autant qu'il est libéré, il se féminise. D'autres associations évoquent le souvenir du sujet attaché par des courroies dans sa voiture d'enfant, ligoté dans son lit. Dans la mesure où il est lié, il peut jouir de son fantasme et y participer par cette activité déplacée qu'est l'urination compulsive (fréquemment en rapport avec la proximité du coit parental). De sorte que le sujet n'est jamais là où on l'attend. On pense ici — en lui donnant une portée différente — au terme d'*aphanisis* introduit par Jones (II). De sa présentation à son discours en passant par la petite toux et le fantasme connexe, tout chez ce sujet gravite autour du « faire disparaître » : il ne peut rien avancer que, par quelque côté, il n'en subtilise l'essentiel.

Le rêve nous permet ici de préciser. L'image de cette sorte de fourreau, de gaine, employée dans l'articulation signifiante du rêve, est assez étrange pour qu'on ne soit pas conduit (comme le fait un peu hâtivement Ella Sharpe en utilisant des données certes fournies par l'expérience mais dont la fonction doit toujours être strictement repérée par rapport au sujet) à interpréter l'organe génital féminin ici prolabé comme le phallus de la mère et de là (crainte de la rétorsion) le phallus du sujet comme organe de destruction. Le fantasme fait de la gaine féminine retournée le signifiant phallique. En fait le sujet ne met pas le pénis dans le fourreau, mais le doigt; il réinvagine ce qui est là dévaginé, tout se passe comme si se produisait là presque un geste d'escamoteur. D'autant que, beaucoup plus que d'un acte de copulation, il s'agit d'exhibition (devant un tiers) (12). Assurément c'est le sujet lui-même qui est escamoté; et ce qui est en jeu — le rêve le désigne — c'est le phallus.

« To get my penis », rapporte le sujet, obtenir le pénis, mais l'imputation du partenaire ne signifie pas qu'à la question : où est le pénis ? le sujet puisse donner une réponse univoque. En fait le *to get my penis* est quelque chose qui se dérobe, non simplement par la volonté du sujet mais en vertu de quelque accident structural qui donne son style à toute la suite des associations : l'évocation de cette femme qui imite si parfaitement les hommes, celle du personnage qui lui propose avec un rare bagout de faire une enveloppe pour son sac de golf avec une enveloppe faite pour autre chose (une capote de voiture), la légère modification que le sujet apporte à une citation qu'il fait du *The book of Common prayer* (13) — l'ensemble du matériel met toujours en évidence que le sujet tend à montrer qu'il n'est jamais là où on l'attend, là où on pourrait s'en emparer, l'obtenir (*to get*).

Il est bien évident que cette visée est en rapport avec la castration (14). Mais nous ne sommes pas autorisés à postuler une intention agressive primitivement retournée comme le fait Ella Sharpe qui localise le phallus dans une rivalité très précoce avec le père. On serait presque tenté, devant une interprétation ainsi orientée, de poser la question qui peut paraître exorbitante : où est l'élément de contre-transfert ?

Tout de suite après avoir parlé du père mort — de ce père qu'elle parvient à grand peine à réveiller dans la mémoire de son patient — l'analyste remarque qu'elle connaît une difficulté analogue à son égard : « il n'a pas de pensées à mon propos ». Elle compare alors l'analyse à une partie d'échecs qui tirerait en longueur jusqu'à ce que l'analyste cesse d'incarner le père vengeur qui s'emploie à le coincer ne lui laissant d'autre issue que la mort. A première lecture, cette comparaison,

d'ailleurs classique, avec le jeu d'échecs séduit : on peut tenir chacune des pièces du jeu comme un élément signifiant, spécifié par son mouvement; la partie progresse avec la réduction du nombre de ces signifiants. Pourquoi ne pas définir le progrès d'une analyse ainsi : ne laisser en jeu qu'un nombre de signifiants assez petit pour que la position du sujet puisse y être définie ? Mais Ella Sharpe ne méconnaît-elle pas ici sa propre intention, qui est de coincer, répondant d'ailleurs en ceci à une difficulté de son patient qui ne parvient pas, nous dit-on, à coincer — c'est-à-dire entraîner dans un angle d'où il ne pourrait répliquer — son adversaire dans un autre jeu, le tennis ?

Ella Sharpe se garde à juste titre de laisser paraître tout ce qu'il peut y avoir d'agressif dans le jeu analytique; elle souligne que la prétention du sujet à vouloir être aidé signifie un vœu contraire : rester à l'abri (comme il était, enfant, plus ou moins ligoté dans son lit) avec sa capote (*hood*) de voiture sur lui. Mais elle méconnaît en cette occasion le rapport du sujet au signifiant phallique.

Nous dirons, pour rester dans la métaphore des échecs, que le sujet ne *veut pas perdre sa dame*. Ce qu'Ella Sharpe vise avec l'idée de toute puissance, et qui est le phallus que le sujet entend préserver à tout prix, il faut qu'il le maintienne hors du jeu parce que dans le jeu il pourrait le perdre, — ce qui dans le rêve est représenté par le personnage tiers (qui semble n'être qu'un témoin) qu'est sa femme (15). La sujet se refuse à faire le sacrifice de sa dame — avec ce que cela implique dans sa relation à l'analyste qui est une femme. Par sa toux discrète, il avertit son analyste, si par hasard elle avait, comme il est montré dans le rêve, retourné si l'on ose dire, son sac, de le rentrer avant que lui n'entre : à voir qu'il n'y a qu'un sac, il a tout à perdre. Aussi s'expliquerait toute la prudence dont le sujet fait preuve : il se maintiendrait serré, ligoté (dans sa voiture d'enfant ou autre part) pour que puisse être *ailleurs* le signifiant phallus, où il voit l'image d'une toute puissance rêvée.

Les effets sur le comportement du sujet de l'interprétation d'Ella Sharpe ne confirment-ils pas notre hypothèse ? Que fait le patient après qu'elle lui ait souligné l'apparition chez lui d'un vœu libidinal ? Il mouille son lit et il prend à la gorge un de ses partenaires de tennis qui se moque de son jeu pour lui faire passer le goût de la moquerie... Il est difficile de voir dans de telles réactions les preuves d'une interprétation adéquate; mais elles sont significatives. En effet, dans cette urination compulsive, il n'y a pas mise en action génitale du pénis mais de l'organe *réel* (cf. énurésie infantile); d'autre part, coincer son partenaire à la gorge ne revient pas à le coincer dans le jeu : l'autre comme lieu des conventions du jeu, lieu de la loi, est absolument manqué.

**

Notre réflexion sur ce rêve peut nous être une occasion de préciser ce que nous entendons par le caractère signifiant du phallus — sans quoi on ne peut donner sa véritable position à sa fonction. La théorie kleinienne constitue un exemple frappant à cet égard. On sait que, pour Mélanie Klein, le phallus, très précocement dans l'expérience de l'enfant — fille ou garçon — apparaît comme le substitut du sein maternel. L'enfant convoiterait les bons et mauvais objets à l'intérieur du corps de sa mère. Mais pourquoi ce privilège accordé à l'objet phallus ? nous le comprenons mal. C'est toujours le contenu imaginaire qui est promu dans les saisissants comptes rendus kleinien, mais le rapport du symbole et de l'image y reste mal éclairci. Qu'y voyons-nous ? L'expérience du rapport à la mère est entièrement centrée sur l'appréhension de l'unité ou de la totalité. Tout le progrès de l'enfant est décrit comme allant du morcellement à l'unité par la médiation du corps maternel qui représente à la fois l'ensemble de tous les objets morcelés dans une sorte, non de chaos, mais de désordre primitif et la première forme d'une identification idéale, d'une expérience de l'unité.

En fait il y a là, dans ce rapport de l'enfant au corps de la mère, non deux mais quatre termes. En effet ce rapport sert de cadre à la relation spéculaire de l'enfant à son propre corps (ce que nous avons décrit sous le nom de *stade du miroir*). D'autre part cette relation est-elle même dépendante d'une autre, plus large et plus obscure, entre les tendances primitives issues de l'appel des besoins et le corps maternel en tant qu'objet de l'identification primitive. C'est au sein de

ce premier rapport à quatre termes — $i(a) \quad a$ — $S \quad I$ —

que vont se faire les premières adéquations du sujet à sa propre identité : il constitue le lieu des anomalies psychotiques ou parapsychotiques.

Dans son rapport à l'objet primitif — le sein maternel — le sujet prend conscience de soi comme privé (16) ; il fait l'expérience d'un semblable qui usurpe sa place. Faut-il dès ce niveau postuler une appréhension par le sujet de l'ordre symbolique ? le sujet pourrait concevoir l'objet, le sein maternel, non seule-

ment comme étant là ou non (d'où frustration et une sorte d'auto-destruction passionnelle) mais comme inscrit dans un rapport avec quelque chose d'autre qui pourrait lui être avantageusement substitué. C'est ce second parti que prend apparemment Mélanie Klein en marquant la prévalence du phallus. Mais elle n'en voit pas le rapport avec l'activité métaphorique de substitution signifiante, ressort de tout progrès symbolique : c'est pour autant que l'objet est substituable à la totalisé (visée) du corps de la mère et pour autant que l'image de l'autre est substituable au sujet que nous entrons dans l'activité symbolique qui fait de l'être humain un sujet parlant, — ce qui définit tout son rapport ultérieur à l'objet : le rapport foncièrement angoissé (puisque le sujet s'y avère à la limite anéanti) du désir.

Pour nous, le phallus a un rapport avec l'être du sujet ici défini non comme sujet de la connaissance, support noétique de tous les objets, mais comme sujet parlant assumant son identité. Quel est donc ce rapport ? en un sens toute notre réflexion sur le désir et son interprétation vise à le définir. En effet c'est le sujet du désir, soit le sujet profondément mis en question dans son rapport à l'objet, que nous définissons comme sujet barré $S \blacklozenge a$. Et c'est comme sujet barré qu'il est possible de lui donner pour signifiant le phallus.

Ce phallus, il l'est et il ne l'est pas. Cet intervalle — être et ne pas l'être — la langue permet de l'apercevoir dans une formule où glisse le verbe être : *il n'est pas sans l'avoir*. C'est autour de cette assumption subjective entre l'être et l'avoir que joue la réalité de la castration. En effet le phallus a une fonction d'équivalence dans le rapport à l'objet : c'est en proportion d'un certain renoncement au phallus que le sujet entre en possession de la pluralité des objets qui caractérise le monde humain. Dans une formule analogue, on pourrait dire que la femme *est sans l'avoir* (ce qui se traduit psychologiquement par le *penis neid*). C'est ce dont le patient d'Ella Sharpe ne consent pas à s'apercevoir : il « met à l'abri » le signifiant phallus (dans le rêve c'est la femme). Sans doute y a-t-il plus névrosant que la peur de perdre le phallus, c'est ne pas vouloir que l'Autre soit châtré.

NOTES ET REFERENCES

(1) L'analyse du rêve et de la séance où il est apporté fait l'objet du chapitre V du petit livre d'Ella Sharpe écrit à des fins d'enseignement : *Dream analysis* (Hogarth press). Nous ne pouvons reproduire tout ce chapitre ici dont le texte entier serait pourtant nécessaire à la compréhension des observations critiques de J. Lacan. Sans reprendre, dans leur détail et leur minutie, ces critiques, nous en indiquons l'orientation et cherchons à en dégager les conclusions. Aussi bien le but de notre compte-rendu n'est-il pas de reproduire dans chacun de leurs détours les leçons de J. Lacan, mais d'en retrouver le fil conducteur.

(2) « One can say « I masturbated » and that is correct but it is wrong to use the word transitively ».

(3) Cf. la brillante description que fait Ella Sharpe de sa présentation excessivement contrôlée. *Dream analysis*. P. 129-30.

(4) L'analyste qui a vu dans cette toux très discrète une manifestation de l'inconscient se garde de le faire remarquer à son patient.

(5) L'analyste demande : « Pourquoi tousser avant d'entrer ici ? ». Réponse du patient : « C'est absurde parce que naturellement je n'aurais pas été prié de monter dans votre bureau s'il y avait quelqu'un ici et puis je ne pense pas du tout à votre de cette façon. Il n'y a aucune raison de tousser que je puisse voir ». Puis viennent les associations suivantes et le récit du rêve.

(6) Cf. dans le compte rendu des premières leçons, notre commentaire du troisième schéma.

(7) « The dream is in my mind vividly. There was no orgasm. I remember her vagina gripped my finger. I see the front of her genitals, the end of the vulva. Something large and projecting hung downwards like a fold on a hood. Hoodlike it was, and it was this that the woman use of in manœuvring to get my penis. The vagina seemed to close round my finger. The hood seemed strange ».

(8) « It has an overhanging to which loos very much like a huge lip ».

(9) « There is some joke about the labia running crosswise and not longitudinally, but I don't remember how the joke was arranged, some comparison between Chinese writing and our own, starting from different sides, or from bottom to top. Of course the labia are side by side and the vagina walls are back and front, that is one longitudinal and the other crosswise. »

Le sujet fait ici très certainement allusion à l'un de ces *jokes* qui appartiennent au patrimoine culturel anglais sous le nom de *limeriks*. En voici un exemple, qui n'est pas sans évoquer celui auquel se réfère le patient :

There was a young lady from China
Who mistook for her mouth her vagina
Her clitoris huge
She covered with rouge
And lipstick her labia minor

(10) Nous ne donnons pas ici tout le matériel qui autorise, selon elle, l'analyste à axer son interprétation sur le thème de la toute puissance. Ce qui nous frapperait plutôt c'est le côté réduit, minimisé du sujet qui se fait bien petit. L'analyste trouve par exemple une confirmation de l'omnipotence souhaitée et plus ou moins assumée par le sujet dans le caractère énorme du rêve. Au fait c'est le sujet qui nous dit qu'il a fait un rêve énorme, qu'il y a eu tout un tour du monde, etc... mais en fin de compte la monta-

gne accouche d'une souris. L'omnipotence est toujours du côté de l'Autre, de la parole. C'est précisément à l'endroit de la parole que le sujet est en difficulté; c'est un avocat plein de talent qui a été pris de phobies dès qu'il a commencé son activité professionnelle; Ella Sharpe note finement que son échec ne vient pas de ce qu'il n'ose travailler avec succès mais « il doit s'arrêter de travailler parce qu'il ne serait que trop *successful* »; il s'arrête devant le risque immédiat de mise en relief de ses possibilités.

D'autre part le sujet a eu toutes les peines du monde à faire revivre en analyse le souvenir de son père — qu'il a perdu à l'âge de trois ans. Ce qui lui en reste, ce sont les dernières paroles du père qu'on lui a transmises : « Robert doit prendre ma place ». La distinction sur quoi nous nous sommes déjà appuyés, entre l'Autre parlant et l'autre imaginaire, est à souligner.

(11) On sait que Jones a cru rencontrer chez ses patients, à l'approche du complexe de castration, la peur de *Paphanisis*, de la disparition du désir. La castration symboliserait cette disparition. Pour nous les choses se présentent à l'inverse : c'est parce qu'il y a le jeu de signifiants impliqués dans la castration que la crainte de la disparition possible du désir peut naître. Dans notre perspective, cette crainte, qu'on rencontre effectivement chez les névrosés, doit être mise en rapport avec une insuffisante formation du complexe de castration, voire avec sa partielle conclusion.

(12) On pense à ce tour dit du *sac à l'œuf* dans lequel le prestidigitateur fait apparaître l'œuf au moment où on ne l'attend pas et le montre disparu quand on croirait le voir.

(13) Le sujet cite : « We have left undone those things we ought to have done ». (Nous avons laissé non-faites ces choses que nous devons faire) ; le texte de la prière se poursuit ainsi : « et nous avons fait ces choses que nous ne devons pas faire ». Ceci le sujet ne le cite pas, il n'éprouve nullement le besoin de s'en confesser. C'est de ne pas faire les choses qu'il s'agit pour lui, non de les faire (par crainte de trop bien réussir). En revanche il ajoute au texte : « *and there is no good thing in us* ». Ce « good thing », ce bon objet, est bien ce qui est ici en question.

(14) Cf. sa compulsion infantile à couper les lanières de cuir des sandales de sa sœur. Il est d'ailleurs difficile de décider s'il s'agit là (comme dans le cas des coupeurs de tresses) d'une rétorsion — application de la castration à un autre sujet — ou d'une sorte de dévaluation, de domestication de la castration : après tout, ce n'est pas si dangereux que ça !

(15) Cf. le lapsus infime du récit du rêve *I was taking journey with my wife around the world*, là où on attendrait, selon l'usage de la langue anglaise : *around the world with my wife*. L'accent d'omnipotence est mis par l'analyste sur *around the world*. Nous le placerons plutôt sur *with my wife*. Le sujet ne veut pas perdre sa dame à la façon de ces joueurs d'échecs qui s'imaginent à tort que ce serait là perdre la partie.

(16) Cf. St-Augustin : « J'ai vu de mes yeux et connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore et déjà il contemplait d'un regard amer son frère de lait ». Nous avons là, dans un raccourci admirable, l'image du semblable dans son rapport avec la mère, comme totalité que le sujet a fini par assumer.